

DDRAIGH GOCH II

Rouge et Argent

Sébastien Votquenne

Copyright : ©Sébastien Votquenne 2018
Illustration de couverture : Manuel Maingeot - 2018
©M Maingeot

ISBN : 979-10-227-8514-3

*À Mademoiselle Rongy
Aux encouragements qui m'ont été donnés
Et que je n'ai pas eu le temps de rendre*

Prologue

Écosse, 190 après J.-C.

Fou.

C'était l'impression générale : l'homme était fou.

Mais personne ne se serait risqué à le dire tout haut et encore moins à le *lui* dire.

Il était arrivé quelques jours auparavant, bizarrement vêtu d'une sorte de justaucorps grisâtre, semblable à un vieux cuir, qu'il couvrait d'une pèlerine sombre, presque noire. Il était grand. Son visage fin et hâlé, ses joues soigneusement rasées et ses cheveux noirs à la coiffure impeccable avaient fait penser à un romain. Sauf que les romains s'affublaient généralement de frusques plus voyantes ; ils ne se déplaçaient jamais sans arme non plus alors que cet homme était désarmé. Et sans bagages. C'était un étranger, manifestement, qui avait l'air de venir de loin, bien que sans bagages, et qui -c'était intrigant- parlait couramment le picté. Un instant, l'hypothèse d'un prédicateur chrétien avait traversé les rangs pour se voir aussitôt réfutée : les porteurs de la parole de Jésus agitaient à l'envi leurs propres attributs et celui-là n'en montrait aucun...

Par ailleurs, il avait l'allure calme et distante du type qui ne cherche ni à guerroyer ni à convertir, pas même à s'abriter : le gars de passage par excellence.

Du coup, personne ne l'avait arrêté à l'entrée pourtant bien gardée de la place forte. On l'avait regardé avec des yeux incrédules, ça oui, parce que se promener sans but et sans arme par les temps qui couraient, c'était plutôt gonflé.

Depuis, il était là.

Il avait de l'or, aussi lui avait-on posé peu de questions. On l'avait installé dans les quartiers de Leif dont le corps avait été incinéré quatre jours plus tôt. Il avait remercié ses hôtes puis

s'était mis à ne rien faire du tout sans se reposer pour autant. Comme en attente de quelque chose...

Enfin, le dragon avait attaqué. Et ça, ce n'était pas une surprise. On savait à la forteresse qu'il ne se contenterait pas de carboniser Leif et de grignoter une poignée de jeunes gens. Le monstre s'était montré insatiable depuis quelques semaines, resserrant petit à petit l'étau autour du « Caterthun » où s'étaient réfugiés des dizaines de paysans.

Sans doute la forteresse de pierre rassurait-elle. Pourtant, face au dragon, on ne pouvait y espérer mieux qu'un sursis. Rien ne résistait au souffle de Bech-Yir...

Il était venu, sans même chercher à surprendre, plongeant droit sur le maigre bastion, sûr de lui. On avait eu le temps de mettre à l'abri quelques femmes et enfants, d'embrasser quelques joues inondées de larmes, avant de faire front aussi inutilement que des fourmis sous la loupe d'un gamin cruel.

Tout ce temps, au milieu des cris et du cliquetis des armes, l'homme, l'étranger, était demeuré immobile, assis sur un banc devant sa baraque, comme si rien ne se passait. Au premier souffle embrasé, il s'était levé, déployant ses épaules avec une sorte de lassitude attristée sur le visage. Dix secondes plus tard, un picte mourait à deux mètres de lui, fauché par un fantastique coup de patte. Impassible, l'étranger se pencha et ramassa la lance du guerrier tombé, une bonne arme, bien équilibrée, qu'il soupesa un moment.

Un deuxième souffle ravagea le quartier sud. La chaleur était telle qu'on entendait des pierres exploser au-dessus des hurlements d'agonie. Sans plus temporiser, l'étranger empoigna fermement la lance des deux mains et se mit à avancer vers l'enceinte déjà abattue, à l'endroit où, d'un instant à l'autre, Bech-Yir resurgirait pour placer une nouvelle attaque.

C'est alors, en le voyant marcher sans hâte vers l'ennemi puis se hisser de bloc en bloc jusqu'au sommet des décombres, que les rares témoins, terrés et terrifiés, se dirent que l'homme était fou et, par-delà, qu'il ne le serait plus longtemps. Il allait attirer

l'attention du dragon sur lui et, d'une certaine manière, c'était bien ainsi : deux, trois personnes en profiteraient pour se mettre à l'abri dans les caves ; ce serait toujours ça de pris.

Ce qui devait arriver n'arriva pas.

Certes, le dragon surgit à l'endroit attendu et repéra aussitôt -il n'était pas bigleux- le maboul à la lance. Comme prévu, il se jeta sur lui, la gueule béante, éructant d'épaisses gouttes de magma qui embrasèrent la bruyère alentour. L'homme fit à peine un écart, repoussant de son gantelet de cuir une braise ardente. Il n'eut pas le temps de se mettre en position ; la bête était sur lui. Les mâchoires s'ouvrirent encore, si bien que quelques-uns, qui survécurent, purent apercevoir le fond de la gorge brillant comme un soleil crépusculaire à l'arrière d'une forêt de dents effilées et sombres. Ceux-là n'oublieraient jamais leur vision.

Ils n'oublieraient jamais non plus leur stupéfaction, une fraction de seconde plus tard, alors que la gueule du dragon se refermait sur du vide avec un affreux bruit de galets entrechoqués. L'étranger avait disparu. Ou plutôt, il s'était déplacé mais avec une telle célérité que personne n'avait saisi le mouvement. Pas même Bech-Yir.

Interloqué, le dragon marqua un temps d'arrêt. Et mourut, une lance enfoncée de moitié dans la gorge.

PREMIERE PARTIE

DISPARITION

Chapitre 1

Sans nouvelles

C'est quand même une belle pièce !

Lianna est songeuse. Entre ses doigts délicats, le fer de lance tourne doucement, révélant de fines ciselures sous la lumière rasante. C'est tout ce qu'il reste de sa découverte... et au fond, se dit-elle amèrement, c'est tout ce qui aurait dû m'intéresser ; je suis archéologue, pas cryptozoologue !

Cinq mois ont passé depuis les événements qui ont bouleversé sa vie. Quelque temps, elle a craint d'être jetée sous les feux de la rampe, d'être reconnue parmi les acteurs principaux de la scène apocalyptique qui avait mis à feu -et à sang ! - le vieux port de Cardiff. Mais les quelques personnes haut gradées présentes sur place ont choisi d'étouffer l'affaire et l'ont fait avec brio : pendant quelques jours, les images floues, sombres, d'un dragon déversant sa colère sur les quais ont fait le buzz, puis, parce qu'il n'y a plus de vérité sur internet, parce qu'on croit tout et plus rien en même temps, le flot s'est tari ; l'histoire est devenue supercherie...

Au lieu d'être interrogée tant et plus, Lianna a platement été invitée à se taire sur les événements de Cardiff à l'instar de ses compagnons. Comme s'il ne s'était rien passé. Curieusement, cette incitation au silence a contaminé l'ensemble de la petite bande : Edgar, Beth, Evelyn et même, Mervin, tous ont fini par cesser de parler de Silice et de leur extraordinaire aventure. Un sujet tabou. Un sujet trop épuisant en quelque sorte.

La vie a repris son cours. Lianna est retournée à l'université sans pouvoir tirer le moindre avantage de sa découverte. Elle a retrouvé son poste d'assistante, s'est préparée avec appréhension à une nouvelle campagne de fouilles, loin de l'Écosse et de ses

mystères, a fait connaissance avec son nouveau patron. Sans que rien ne transpire, sans une seule allusion, rien d'autre que le sourire quotidien de ses collègues.

Cela aurait dû lui convenir : Lianna est une femme de l'ombre, une souris de bibliothèque, un oiseau rare qui se cache sous un plumage sobre et gris... Pourtant, des choses lui manquent. À commencer par Edgar Ben Bira.

Enfin, une partie de ce qu'est Edgar Ben Bira.

Au sortir des événements époustouflants de l'hiver, une relation plus intime a fait mine de naître entre elle et le Professeur mais très vite, Lianna a pris peur. Tout homme sans doute lui aurait fait peur mais celui-là, capable de réveiller des dragons pour en faire cadeau à un ado, responsable indirect de la mort d'au moins cinq personnes et du cauchemar souvent ressassé des longues minutes passées entre les serres de Silice, cet incontrôlable génie au sourire aussi désarmant que barbu, bref, ce dangereux énergumène n'a pas su la rassurer. Elle a pris la fuite et lui est resté là, piteux et déconfit, le temps, assez court, de retrouver quelques molécules et brins d'ADN à corrompre...

Domage, se dit-elle parfois. Domage, se dit-elle maintenant tandis qu'un fer de lance vieux de deux mille ans ranime les plus doux de ses souvenirs. Elle appellerait bien le Professeur mais pour quoi dire ou quoi faire ? Lui-même n'a pas donné signe de vie ; c'est que tout va bien pour lui sans doute. Fin du chapitre.

Avec un soupir, Lianna repose le fragile objet dans son écrin protecteur et referme le tiroir de la table de nuit où il a élu domicile.

Fin de l'histoire.

Elle négocie un budget de fouilles, deux heures plus tard, quand son portable émet une horrible sonnerie qu'elle fait taire aussi vite que possible en se répandant en excuses. Sans le regarder, elle enfonce l'appareil au fond de son sac et l'oublie.

Il se passe encore trois heures avant qu'assise seule dans la cafétéria, elle découvre l'identité de l'importun et en fronce les

sourcils : le message est de Mervin, le fils de Ben Bira, Mervin qui ne l'a jamais appelée en cinq mois... Inquiète, Lianna appuie lourdement sur le bouton de lecture du message.

« Bonjour Lianna, dit la voix hésitante de Mervin. Je m'excuse de te déranger. Je me demandais... Je sais que papa et toi, c'est pas la joie mais tu n'aurais pas des nouvelles de lui par hasard ? Il devait me prendre le week-end passé et il n'est jamais venu et 'y a pas moyen de le joindre. Maman est totalement enragée et... Enfin, voilà, si tu sais où il est, ce serait super de rappeler. Merci... »

Non, elle ne sait pas. Les yeux dans le vague, Lianna réfléchit, essaie de se remémorer à quand remonte exactement sa dernière conversation avec Edgar. Plus de trois semaines, conclut-elle ; ça ne va pas aider Mervin.

Instinctivement, elle parcourt sa liste de contacts, s'arrête sur le numéro de Ben Bira. Puis hésite. S'il ne répond pas à son fils, pourquoi lui répondrait-il à elle ? Et d'ailleurs, pourquoi ne répond-il pas ? Damné Professeur ! Que lui est-il encore arrivé ?

Ses pensées sont interrompues soudainement par la sonnerie du portable. Surprise, elle manque faire tomber l'appareil et met plusieurs secondes à découvrir l'identité de l'appelant. Mervin. Le nom clignote avec insistance sur l'écran, comme un S.O.S. Fébrilement, Lianna décroche.

- Mervin ?
- Ah ! Soupire l'adolescent, soulagé. Lianna ! J'avais peur de m'être trompé de numéro.
- Je viens seulement d'entendre ton message. Désolée.
- Tu sais où il est ? Demande Mervin sans laisser Lianna s'excuser plus avant.
- Non, reconnaît la jeune femme. Non, franchement, je n'en ai pas la moindre idée, je regrette...
- Punaise ! Ça pue !
- Mervin, tente de rassurer Lianna, ton père est

notoirement distrait, tu le sais mieux que quiconque.
Quand il travaille...

- Non, Lianna, il y a autre chose cette fois, c'est sûr !

La voix de Mervin est particulièrement angoissée. À l'autre bout de la conversation, les sourcils de Lianna se froncent un peu plus, ses doigts se referment sur le coin de la table.

- Qu'est-ce qui te fait dire ça ?
- Un type est passé à la maison il y a une heure ; c'est pour ça que je rappelais. Il cherchait papa. Ce gars, même Doug' l'a trouvé flippant ! On aurait dit, je sais pas, un agent du FBI, tu vois, genre « Men in Black ». Il a posé des tas de questions...
- Il t'a questionné, toi ?
- Non. Doug' a fait celui qui ne savait pas où j'étais et moi, je suis resté planqué dans l'escalier... mais j'ai tout entendu. Le type cherchait papa. Il a demandé si on savait où il était, s'il avait parlé d'un voyage, d'un congé qu'il devait prendre. Il a même demandé à voir nos boîtes mail soi-disant que c'était une question de « sécurité nationale » sauf que je suis sûr que c'était autre chose...
- Tu es certain qu'il ne s'agit pas d'un des enquêteurs de l'affaire de Cardiff ? Fait Lianna en chuchotant comme si soudain, les murs avaient des oreilles.
- Sûr à 100% ! Lianna, cet homme avait un accent américain à couper au couteau ; c'était pas du tout un Britannique ! Je ne sais pas ce que papa a fait mais ça sent super mauvais !

Lianna épargne à Mervin les commentaires sur le passé récent de son père mais elle ne peut s'empêcher de penser que Ben Bira a vraiment fait tout ce qu'il fallait pour attirer l'attention des services secrets du monde entier... ce qui ne la rassure pas.

- Tu crois que ça a un rapport avec Silice ? Demande-t-elle au bout d'un instant.

Prononcer le nom de la dragonne réveille de sombres souvenirs. Mervin est affecté lui aussi et met plusieurs secondes à répondre d'une voix morne :

- Je ne sais pas... C'est probable, non ?
- Quoi d'autre en effet, admet Lianna. Tu... Tu as des nouvelles d'elle ?
- Non... C'est silence radio depuis la nuit de Cardiff... Je ne sais pas où est Silice...

Nouveau silence. Lianna sent que chaque phrase l'enfoncé à nouveau dans d'inévitables ennuis. C'était trop simple, se dit-elle. La vie ne pouvait pas redevenir normale.

- Qu'est-ce qu'on fait ? Interroge finalement l'adolescent.
- Si ton père a vraiment disparu, nous devrions appeler la police.
- Lianna, le gars de tantôt était probablement au-dessus de toutes les polices du monde et il ne savait PAS où se trouve papa !
- Mervin, on ne sait pas qui il était, tempère Lianna.

Pourtant, elle est en partie d'accord avec Mervin : prévenir la police ne servira peut-être à rien. Du moins, la police « normale ». Car le mot a réveillé une idée, un nom, auquel elle a soudain envie de s'accrocher des deux mains.

- On devrait appeler Beth, tu ne crois pas ? Propose Mervin, comme s'il lisait dans ses pensées.

Chapitre 2

Rangée

Beth regarde son dernier quartier de pizza avec dépit. Il doit être tout froid maintenant. Mais il l'intéresse toujours... Peut-être que si elle arrête de prononcer des « oui, oui » et des « mm » pendant que Lianna parle au téléphone, elle arrivera à profiter de quelques bouchées ni vu ni connu.

De l'autre côté du bureau encombré, Arnold la regarde, elle, avec l'acuité du gars qui a parié sur un cheval et qui scrute la ligne d'arrivée. À tous les coups, il vise le quartier de pizza. Prudemment, Beth pousse le carton de sa main libre derrière un paquet de dossiers, hors de sa vue. D'un grognement, l'agent Arnold marque son dédain et se remet à sa partie de solitaire...

Un soir comme les autres en définitive, n'eût été l'appel inopiné de Lianna Lohenstein.

Malgré les apparences, Beth Sheldon ne perd pas une miette de ce que lui raconte Lianna et, comme elle, elle ressent au fur et à mesure une forme d'appréhension, à ceci près que l'appréhension de Beth a quelque chose de, disons, d'excitant ! Par conséquent, ce qu'elle dit ensuite à Lianna, sans perdre de vue le quartier de pizza, n'est pas strictement sincère :

- Lianna, vous savez comme moi que je suis passée à deux doigts de me faire éjecter de la police, virer ! Personne ne se fait virer de la police par ici ! Vous imaginez ? Ce que je veux dire, c'est qu'il faut oublier la Beth que vous avez connue ; là, j'ose même plus donner des P.V. ; je laisse faire mes hommes.
- Beth, s'il vous plaît, insiste Lianna. Sans vous, nous n'aurions jamais pu retrouver Mervin ou sauver Silice...

- Sans moi, vous seriez sûrement tous morts, précise Beth. Ça n'empêche que je ne peux pas vous aider. Je me suis rangée, Lianna. Je fais ce qu'on me dit de faire.

Lianna ne le voit pas mais Beth fait une grande grimace en disant cela et même Arnold, trois sur dix sur l'échelle de l'aventure, esquisse un non désapprobateur de la tête.

En réalité, l'esprit du sergent Beth Sheldon est une étape plus loin : si vraiment Ben Bira est recherché par les Américains, qui qu'ils soient, plusieurs lignes téléphoniques doivent déjà être sur écoute, dont celle de Lianna voire celle du commissariat de Melrose au sud de l'Écosse, où Beth est... rangée. Quel que soit son sentiment, la prudence est de mise dès maintenant ! Comme Lianna, Beth est inquiète pour le Professeur et elle est tout aussi certaine qu'il se passe des choses étranges... Le plus délicat est de faire comprendre à Lianna qu'elle est sur le coup sans alerter les « Men in Black » derrière leurs écouteurs...

- Beth, insiste Lianna, inconsciente de l'intense réflexion de la policière, Edgar est aussi votre ami, n'est-ce pas ? Vous avez certainement accès à des dossiers ou des fichiers qui pourraient nous mettre sur une piste... Il a littéralement disparu.

Beth aimerait vraiment que Lianna se taise à présent. Chaque phrase prononcée braque un peu plus les projecteurs sur sa petite personne, diminuant sa marge de manœuvre. « Essayons de rester logique, rumine-t-elle. Qu'est-ce que je ferais si je ne me doutais de rien ? »

- Ok, ok ! Abrège-t-elle soudain. Demain, j'irai jeter un coup d'œil à sa villa. Après tout, elle se trouve dans ma circonscription. Je vous ferai signe si je remarque quoi que ce soit de particulier. Je ne peux pas faire plus *pour le moment*.

- Oh, fait Lianna, déçue, d'accord, Beth. On peut commencer par ça...

Elle va raccrocher ! Elle va raccrocher et je n'ai toujours pas d'idée ! Beth fulmine intérieurement. Une idée, quoi ! Merde !

- Vous fouillez encore cet été ? Demande-t-elle à brûle-pourpoint.

La question est bizarre et Lianna met un certain temps à réagir :

- Euh oui... Mais plus au même endroit... Je pense qu'on va m'envoyer du côté de Brighton, dans ce coin-là...
- Ah, bien ! (Toujours pas d'idée !) Vous aurez sans doute un meilleur temps qu'en Écosse...

Beth aimerait qu'une étoile brille fort dans sa tête, une idée de génie plutôt que la solution bidon à laquelle elle vient de s'agripper faute de mieux.

- Écoutez, Lianna, j'irai à la villa d'Edgar demain après-midi après mes examens à l'hôpital.
- Oh, rien de grave au moins ? S'enquiert l'archéologue.
- Non ! Juste un suivi par rapport à mon régime, *vous savez...* J'ai rendez-vous fin de matinée.

Pendant une longue seconde, Beth craint que Lianna ne morde pas à l'hameçon. Enfin, la jeune femme réagit :

- D'accord, *je vois*. J'attendrai votre appel fin de journée. S'il vous plaît, n'oubliez pas de me rappeler, Beth. Mervin est fou d'inquiétude !

Au ton des mots, Beth comprend que Mervin est loin d'être le seul inquiet de la bande. Aussi, c'est sans jouer la comédie

qu'elle ajoute :

- Je ferai mon possible pour vous aider. Ne vous faites pas trop de mouron, d'accord ?
- On va essayer. À demain, Beth.
- À demain.

Beth raccroche en soupirant. En face d'elle, Arnold ricane silencieusement. « Un régime ! L'entend-on marmonner. Quelles salades ! » Souveraine, Beth lui passe la langue et attrape son quartier de pizza froid.

- Raison d'état, grommelle-t-elle.

Chapitre 3

Salle d'attente

Petite et droite, la forme d'un pion d'échec, noir mais sans uniforme aujourd'hui, Beth n'a pas beaucoup changé : peut-être sa poitrine opulente tend-elle un peu plus le tissu de son chemisier, peut-être que cette histoire de régime n'est pas une... Si, c'est sûrement une blague !

Lianna, qui vient de sortir de l'ascenseur, est fidèle à elle-même, belle mais tellement discrète qu'il faudrait qu'elle éternue pour attirer le moindre regard. Même ses escarpins parviennent à cogner le carrelage silencieusement...

Toutes deux sont mal à l'aise, la première parce qu'elle déteste les hôpitaux, la seconde parce qu'elle a eu l'impression tout le long de son trajet de devoir semer un ennemi invisible...

La salle d'attente du service de radiologie n'a rien pour les rasséréner mais, d'après Beth, elle est à l'abri des « ondes » et devrait garantir leur discrétion.

La veille, sa pizza terminée, Beth n'est pas restée inactive. Elle a quitté le bureau de police pour se rendre High Cross Avenue, à la villa de campagne de Ben Bira. Par acquis de conscience, elle a sonné puis longuement frappé à la porte, sans résultat. Elle a fait le tour de la maison ensuite, son arme à la main, comme une certaine nuit cinq mois plus tôt... Mais rien : le calme, le vide, pas de trace de passage. Elle a quand même relevé un détail intéressant : il n'y avait pas de courrier dans la boîte, pas même des journaux ou des publicités. Ben Bira n'était à priori plus venu à Melrose depuis des semaines ; la boîte aurait dû être pleine.

Continuant sur sa lancée, la policière est passée chez sa mère, non pour les gâteaux, qu'elle a courageusement refusés, mais

pour un accès internet à partir duquel elle pourrait interroger les bases de données dont elle avait besoin sans être surveillée. Par précaution, elle a utilisé les codes d'accès de Stuart, un de ses agents. Stuart est une bille en informatique ; ça lui apprendra ! S'est-elle dit en mode absolution.

Tandis que sa mère cancanait derrière elle, Beth a exploré méthodiquement tous les sites qui auraient pu la mettre sur une piste. Curieusement, aucun avis de recherche n'avait été ouvert, aucune plainte déposée, comme si Edgar Ben Bira ne manquait décidément qu'à son fils et, quoi qu'elle en dise, à Lianna... C'était un peu triste au fond.

Vers 18 heures et juste à temps pour ne pas être prise en otage le temps d'un repas trop diététique pour être honnête, Beth est sortie de chez sa mère. Son air était songeur, sérieux même. Elle n'avait su glaner qu'une information mais elle était de taille : quinze jours auparavant, Ben Bira avait réservé un vol aller simple en « last minute », un vol pour Singapour, qu'il avait réglé en liquide. Depuis, apparemment, Edgar Ben Bira était en Asie et n'en était pas revenu...

- Singapour ? relève Lianna sans élever la voix.
- J'ai vérifié : il n'y avait aucun colloque, aucun événement scientifique auquel Edgar aurait pu participer, renchérit Beth.
- Mais alors qu'est-il allé faire là-bas ?

Beth jette malgré elle des coups d'œil alentour. Il n'y a que deux autres personnes dans la salle d'attente et elles sont vraiment très âgées. Elle se penche vers Lianna pour chuchoter :

- Singapour est une plaque tournante ; on peut s'y envoler pour la moitié du monde. Mais cela aussi laisse une trace. Or, je n'ai rien trouvé...
- Ce qui voudrait dire ?
- Soit qu'Edgar est toujours à Singapour, mais je n'y crois

- pas, soit qu'il en est parti d'une autre manière...
- En voiture ?
- Non, grommelle Beth, je pense plutôt à un avion privé, le genre à pouvoir s'offrir un passage de douane hautement simplifié.
- À quoi pensez-vous, Beth ? demande Lianna, incrédule.
- Je me fais peut-être un film, OK, énonce la policière, mais je crois qu'Edgar a été enlevé...
- Enlevé ?

Le mot traverse la pièce, ponctué d'une note aiguë. En face, les deux vieillards redressent la tête, ajustent lunettes et appareils auditifs. Beth hausse les sourcils comme pour ramener un enfant à l'ordre.

- C'est juste une hypothèse ! pondère-t-elle. Le problème, c'est qu'elle tient la route.
- Que voulez-vous dire ?
- Lianna, c'est assez clair, non ? se lance Beth sans plus faire attention aux patients. Il y a six mois, le commando de Wiggins échoue dans sa tentative de livrer un dragon vivant à un groupe de Chinois pleins aux as et ce, du seul fait du dragon lui-même. 'Y a plein de dégâts, on compte les morts et dans le désordre qui s'ensuit, on oublie un peu qu'un certain squelette a disparu et que probablement, il n'a pas été perdu pour tout le monde. Le squelette – Le dragon ! Et qui pour faire le lien entre les deux ? Quel est le seul type sur cette Terre à avoir ramené le second à la vie à partir du premier ?
- Edgar, reconnaît Lianna dans un souffle.
- Ils ont besoin de lui pour réussir, Lianna ! C'est même étonnant que ce ne soit pas arrivé plus tôt ! Edgar était sans doute surveillé jour et nuit et pas que par les

services secrets américains !

Lianna se tasse sur sa chaise. Elle n'avait pas imaginé que les choses prendraient cette tournure. Les mains jointes sur les genoux, elle fixe le sol comme si une idée allait surgir du carrelage.

- Qu'est-ce qu'on peut faire alors ?
- Qu'est-ce qu'on peut faire ? relève Beth, effarée. Mais rien du tout ! Il faut passer la main ! Cette histoire nous dépasse complètement ! Elle nous dépassait déjà il y a six mois !

Contrariée, la jeune archéologue se redresse et fusille Beth du regard.

- Elle dépasse tout le monde ! Ce n'est pas pour ça que nous devons rester les bras croisés ! Et d'ailleurs, à qui on le raconterait ?

Comme pris à témoin, les vieux patients se renfrognent, se tassent derrière leurs magazines. Lianna leur adresse un coup d'œil désesparé avant de reprendre :

- Ce qui est arrivé l'hiver passé nous a liés autour d'un secret, qu'on le veuille ou non, vous ne croyez pas ?
- Lianna, soupire Beth, Edgar a pu être emmené n'importe où, n'importe où *dans le monde* ! Nous ne pouvons pas cette fois déployer une carte de la côte pour prospecter gentiment ; nous n'avons aucun élément...
- Et l'homme qui est intervenu à Cardiff, ce... Comment s'appelait-il ? Perry ?
- Rhodri Perry, confirme Beth. J'y ai pensé mais c'est à croire que ce type avait un nom d'emprunt ou je ne sais

quoi ; j'aurais plus d'avance à essayer de joindre Dieu lui-même !

- Alors, on ne peut vraiment rien faire...
- Pas tant qu'on n'en sait pas plus.

Un silence pesant s'installe dans la pièce que finissent par troubler quelques toussotements volontaires. Un médecin passe, emmène avec lui un des vieillards.

- Que vont-ils faire de lui ? murmure Lianna d'une voix blanche.
- Lianna, si ça tombe, Edgar va revenir de vacances demain avec un coup de soleil sur le nez. On a tort de s'inquiéter outre mesure.

Mais sa phrase tombe à plat. Elle n'y croit pas. Elle n'y croit pas du tout.

Chapitre 4

Les blattes

Des blattes. Ben Bira en a recensé 17 certaines, Peut-être 21, en se basant sur les subtiles différences de couleur du dos et des élytres. Il a fait ça pour passer le temps et balayer l'inquiétude qui le gagne quand il cesse de travailler.

La pièce n'est pourtant pas si vétuste que ça ; on ne la croirait pas infestée de cafards. C'est une chambre de trois mètres de côté aux murs bleu clair, sans fenêtre, sobrement meublée d'un lit métallique, d'une petite table et d'une chaise d'école. Un rideau dissimule d'honnêtes commodités. Sur la table, le Professeur a le droit de prendre des notes et il ne s'en prive pas. Sauf que la plupart des notes concernent les allées et venues des blattes et pas le moins du monde ce qu'on attend de lui...

Ben Bira passe peu de temps dans sa cellule. On le laisse se reposer de 22 heures à 6 heures du matin. C'est le même régime que les hommes qui « veillent sur lui » et l'accompagnent, a-t-il remarqué, ni plus ni moins. De même, il mange avec eux à table une nourriture furieusement assaisonnée mais variée et équilibrée.

Parfois, ils engagent la conversation, du moins ils essaient, dans leur anglais haché menu. Beaucoup d'entre eux sont des chercheurs comme lui, plus ou moins logés à la même enseigne et sous la même bannière ; certains n'ont plus vu leur famille depuis un an. Mais c'est monnaie courante ici ; on ne s'en fait pas trop.

Pour un peu, Ben Bira douterait être un prisonnier : sa chambre n'est jamais fermée à clé et la porte du réfectoire donne sur des jardins, eux-mêmes ouverts sur l'extérieur. Pour la plupart de ses nouveaux collègues, Ben Bira est volontaire. En fait, une

seule chose retient le savant mais elle est plus efficace que des barreaux ou des barbelés et plus douloureuse que des liens : chaque jour, à la table de petit-déjeuner, Ben Bira se voit offrir une photo d'un de ses proches, le plus souvent Mervin, une date et une heure en bas-de-page. Les clichés sont pris d'assez loin ; ils ressemblent à ce que les paparazzis déballent dans la presse à scandale : le sujet pris dans ses activités quotidiennes, identifiable sans plus. La date est toujours celle du jour précédent. Ben Bira possède maintenant vingt-quatre de ces photos. À propos d'elles, le chef du « camp scientifique », le Colonel Li-Choun-Feu, a dit dans un anglais presque parfait :

- Tant que vous travaillerez dur pour satisfaire nos objectifs, tant que vous demeurerez tranquille comme le sont vos compagnons de labeur, les photos que vous recevrez seront des photos d'êtres vivants. Mais si vous essayez de fuir ou de contacter quelqu'un, si vous sabotez ou retardez volontairement vos recherches, quelqu'un de mort apparaîtra sur une des photos, puis sur toutes les photos...

Depuis, Edgar Ben Bira vit avec cette épée de Damoclès au-dessus de la tête et il y pense tout le temps. La peur qui le ronge l'empêche régulièrement de se concentrer sur l'objectif qui lui a été assigné. Il avance néanmoins, presque trop vite. Bien qu'il reste obnubilé par ses proches, le Professeur n'ignore pas qu'en cas de réussite, c'est sur le monde entier qu'il fera régner une lourde menace... Il n'y a aucune solution à ce dilemme, aucune raisonnable, aucune satisfaisante ; aussi travaille-t-il sans relâche à répertorier des blattes... Et à recréer de véritables dragons.

Dans le fond du labo, posé en vrac sur une large table métallique, le squelette noir, iridescent, d'un dragon que des hommes jadis nommèrent Bech-Yir, semble surveiller Ben Bira

de ses orbites vides. Quand il le regarde, le savant pense invariablement à Lianna. Que se serait-il passé si lui et Lianna s'étaient abstenus de le déterrer ?

Sur l'écran de son microscope électronique dernier cri, les cellules prélevées sur Bech-Yir exhibent effrontément leurs capacités à survivre à toutes sortes d'agressions. Le dragon est à l'état de squelette depuis deux mille ans ; pourtant, techniquement, on pourrait estimer qu'il n'est pas mort et ça, c'est plutôt flippant quand on sait qu'à l'autre bout du vaste labo, une vingtaine de larges éprouvettes contiennent peut-être autant de dragons en devenir. Des Rouges comme Bech-Yir. Des tueurs d'hommes.

— Comment va notre progéniture ce matin ?

La voix flûtée de Zangji Leung a fait sursauter le Professeur. Zangji est un garçon enthousiaste, souriant. Bien qu'il ait avoué à Ben Bira avoir lui aussi fait l'objet de menaces, il paraît parfaitement à sa place dans le centre de recherches. Pour lui, les amas de cellules qui se développent in vitro sont autant de bébés dont il accepterait volontiers la paternité. Zangji est jeune, il n'a pas trente ans, et il n'a jamais vu de dragon à l'œuvre ; il n'a pas vu Silice.

Même s'il lui reproche régulièrement sa candeur, Ben Bira apprécie beaucoup la présence de Zangji à ses côtés. Le jeune homme est en quelque sorte l'assistant dont il aurait rêvé pour terminer ses travaux un an plus tôt. En outre, il est bio-géologue, une profession qui n'existait pas il y a encore dix ans et qui s'avère précieuse pour aborder le mystère de la vie version dragon. Comme résume régulièrement Zangji avec émerveillement, Silice et ses pairs sont grosso modo des cailloux. Qui se meuvent, qui pensent, qui mordent et crachent le feu, mais des cailloux. Une fois ce rapprochement fait, Zangji n'hésite pas la plupart du temps à extrapoler sur notre propre condition d'êtres faits d'eau et de carbone, ce même carbone qui

compose le pétrole et les diamants...

Pour Zangji, le tas d'ossements qui orne le fond du labo est certes un prodige mais un prodige explicable. Moyennant quelques calculs. Le Chinois est aussi extrêmement doué en calculs, ce qui explique que le projet soit d'ores et déjà bien avancé. Trop avancé, se redit Ben Bira en se laissant happer quelques instants par la dernière photo de Lianna qu'il a posée sur son bureau.

À ses côtés, Zangji Leung n'attend plus de réponse à la question qu'il a posée la minute d'avant. Suivant le regard du Professeur, il avise le cliché pris quelques jours auparavant.

— C'est votre copine ?

Ben Bira sourit discrètement : Zangji parle comme un étudiant à la fac'.

— Disons que c'est une personne à laquelle je tiens beaucoup, répond prudemment le Professeur.

C'est alors qu'il remarque un détail de la photo qui lui avait échappé. Bien que l'arrière-plan soit relativement flou, on peut voir que Lianna se trouve devant la façade blanc cassé d'un vaste bâtiment ; dans son dos, une enseigne brille timidement que Ben Bira reconnaît aussitôt : l'entrée de l'hôpital de Darnick en Écosse où il a été soigné quelques mois auparavant. Qu'est-ce que Lianna faisait à Darnick le -il vérifie la date- le 24 mai ? Elle est à ma recherche, songe aussitôt le Professeur avec émoi. Elle est forcément à ma recherche ! Et de s'inquiéter dans la foulée : que se passera-t-il quand les Chinois découvriront que la jeune femme – avec d'autres de ses proches peut-être- s'est lancée sur ses traces ?

— Professeur ? Tout va bien ?

Zangji est patient mais il sait que l'expectative de son collègue est filmée sous tous les angles et décortiquée dans l'ombre par une armada de surveillants ; il ne fait pas bon rester inactif.

- Tout ne va pas bien, Zangji, marmonne Ben Bira. Elle me manque. Ils me manquent tous.
- Je comprends ça, fait l'autre en posant une main compatissante sur l'épaule du Professeur, mais nous devons nous remettre au travail. Plus tôt nous arriverons au bout de ce projet, plus vite nous reverrons nos familles.

Ben Bira obtempère sans mot dire. « Au bout de ce projet » ... De nouveau, le Professeur est mal à l'aise : Zangji semble oublier qu'il ne s'agit pas d'une simple expérience, qu'au bout en question, pour peu qu'ils réussissent, une vingtaine de dragons, pourvus des attributs les plus féroces de Silice, verront le jour et potentiellement des centaines ensuite... Et ce n'est qu'une part du problème : pourquoi en effet Ben Bira et ses assistants seraient-ils relaxés ? Ne sera-t-il pas plus simple en temps voulu de les éliminer purement et simplement ?

C'est animé de ces sombres pensées qu'Edgar Ben Bira entame sa journée de travail, quelque part en Chine. L'immense Chine ! Dans son dos, Zangji examine les amas de molécules, encore informes, dans leurs enclos de pyrex ; ce faisant, il leur parle doucement comme l'a fait Mervin avant lui, moins d'un an auparavant...

Quand il relève la tête, le Professeur croise le regard éteint de Bech-Yir, systématiquement, et frémit. Deux mille ans plus tôt, quelqu'un est venu à bout de ce dragon-là ; qui viendra à bout des dragons à naître ? Ben Bira n'a pas oublié avec quelle difficulté les hommes de Bradley Wiggins ont réussi à maîtriser Silice. Même aujourd'hui, ces créatures auront des ressources propres à disperser la terreur et la mort autour d'elles ; le monde les craindra.

Ben Bira soupire. Il voudrait regagner sa chambre.
Répertoire des blattes.
Rester inoffensif.

Chapitre 5

Trois fois rien

— 'Fait chier !

Campée devant la propriété de feu le Major Bradley Wiggins, Beth laisse sa frustration s'exprimer tout haut. Elle piétine comme elle n'a jamais piétiné et vient d'être congédiée par une gamine d'à peine vingt ans que le mot « police » laissait parfaitement indifférente. Par-dessus tout, elle est bien obligée d'admettre qu'elle se fait un sang d'encre pour Edgar Ben Bira, idée qu'elle aurait naguère jugée farfelue.

— Ça ne donne rien ! rumine-t-elle encore en faisant demi-tour.

Avant de remonter dans son véhicule, elle scrute les alentours comme elle l'a déjà fait en arrivant. Rien. Ce n'est pas la première fois que Beth se sent épiée ces derniers jours. Pourtant, à aucun moment, elle n'a pu constater quoi que ce soit d'anormal... Une frustration de plus en quelque sorte !

Sur le chemin du retour, la policière fait mentalement le point sur sa discrète enquête. La visite chez Wiggins n'était pas une bonne idée : six mois après les faits et le passage au peigne fin de Scotland Yard et alors que la villa était réoccupée, quelles chances avait Beth d'encore découvrir des indices ? C'était stupide et imprudent.

Son passage au port de Cardiff l'avant-veille a été plus productif. Marcher le long des docks n'a fait que ranimer de sombres souvenirs. Par contre, elle a bien fait de copiner avec l'équipe de jour du poste de douane. Après deux cafés, dont un

« amélioré » d'une larme de whisky, elle s'est vu ouvrir le registre des entrées au port où -ô miracle ! - figurait encore la trace du passage du cargo qui était censé emmener Silice à l'autre bout du monde.

Le bateau, a-t-elle appris, battait pavillon chinois, taïwanais pour être plus précis. Il était arrivé au port seulement une heure avant les événements et devait en repartir la nuit-même. La liste du chargement était longue et fastidieuse ; on aurait pu y ajouter un dragon sans que quiconque y prête attention. Cloué sur place pour les besoins de l'enquête, le cargo était finalement reparti six jours plus tard, pratiquement vide et avec quatre membres d'équipage en moins, le tribut emporté violemment par Silice lors de son évasion...

Assistée par les douaniers sous le charme de sa gouaillerie, Beth a obtenu le nom du propriétaire du bateau, un armateur free-lance dont c'était apparemment le premier passage à Cardiff ; elle a pu retranscrire aussi la liste des commanditaires de la cargaison. Parmi eux, une certaine société Han, basée à Chengdu dans la province de Sichuan, spécialisée dans la recherche agronomique et... les antiquités. Cette incongruité n'a pas échappé à Beth mais, s'est-elle dit, elle n'a pas pu échapper non plus à Scotland Yard : qu'a donné l'enquête menée depuis le mois de janvier ? Dès le premier jour, toutes les informations ont été mises sous clé et le statut de Beth n'y a rien changé : ça ne la concernait plus.

Tandis qu'elle revient régler des problèmes de circulation à Melrose, Beth essaie de relier les points entre eux mais il y a beaucoup trop de blancs. Elle est de plus en plus convaincue qu'Edgar a été enlevé par les commanditaires de Bradley Wiggins mais comment les retrouver ? La société Han, a-t-elle vérifié la veille, a des filiales disséminées sur la moitié du territoire chinois. On ne parle plus d'un bout de côte au Pays de Galles : Beth n'a presque aucune chance de localiser le Professeur. Et quand bien même elle y parviendrait, il resterait la question cruciale de l'éventuelle opération de secours à l'autre

bout du monde...

- C'est sans espoir, constate-t-elle amèrement, les mains crispées sur le volant.

Du moins sans une aide substantielle. Et là, l'idée un peu folle qu'elle a eue la veille lui revient à l'esprit. Silice. La dragonne a fait montre de tant de capacités extraordinaires ; ne serait-elle pas capable de retrouver Edgar Ben Bira, son créateur, où qu'il soit ? Et même, pourquoi pas, de lui sauver la mise ? Bien sûr, ça implique de retrouver Silice et pour retrouver Silice, il faut remettre la main sur le seul homme qui sait où elle se terre : Rhodri Perry.

C'est cet homme qu'il faut dénicher coûte que coûte ! C'est cet homme qui détient toutes les clés !

Dommage qu'il soit carrément introuvable...

Beth a les larmes aux yeux et ça ne lui ressemble pas. Mais elle aimerait ramener un père à son enfant ; elle aimerait faire ça pour Mervin. Parce qu'elle sait ce que c'est, cette privation. Ou elle croit savoir du moins. Beth a un fils dont elle ne parle jamais, dont, constate-t-elle soudain, elle n'a parlé à aucun des membres de la fière équipe de sauvetage qu'elle a formée début d'année avec Lianna, Evelyn et le Professeur. Beth a un fils qu'elle voit une fois par semaine quand ça en vaut la peine. Parfois, à la clinique, ils disent que ça ne vaut pas la peine et ce n'est pas méchamment ; c'est juste... objectif. Le fils de Beth a neuf ans. Il s'appelle Thomas. Il se déplace en chaise roulante. Enfin, disons qu'on le déplace quand sa mère lui rend visite. Parfois, Beth parvient à agripper le regard de Thomas et à le conserver dans le sien quelques secondes ; parfois, Thomas sourit à sa mère et paraît la reconnaître... mais ce qu'il y a de certain, c'est que Thomas ne voit pas son père, ne l'a plus vu depuis six ans. L'espace d'un instant douloureux, Beth se demande s'il le reconnaîtrait, s'ils se reconnaîtraient, le père enfui et l'enfant impotent, ces deux êtres profondément ancrés

en elle et pourtant si absents...

Parfois, la vie a peu à offrir et il faut s'accrocher à ça.
À trois fois rien.

Chapitre 6

Perry ne dort pas

— Tu ne dors pas ?

Non, Rhodri Perry ne dort pas, ce qu'il baragouine vaguement à son épouse tout en se décidant à sortir ses cent kilos du lit. Le réveil l'agace, qui lui rappelle sournoisement qu'il sonnera dans quatre heures quoi que Rhodri fasse de ces heures. Autant se lever.

Perry n'est pas insomniaque. Bien qu'impliqué dans des affaires aussi fumantes que top-secrètes, l'agent a toujours réussi à préserver chez lui un art de vivre confinant à la perfection : un anonymat certain, d'excellents amis, le goût de la bonne cuisine, une savante tisane le soir, un bon choix de lecture, un lit douillet et une épouse à l'écoute. Et grâce à cela, une bonne nuit de sommeil entre chaque journée de négociation autour de grenades dégoupillées.

Ce qui tracasse Rhodri Perry cette nuit est sans rapport avec le travail. En fait, ce qui le tracasse, c'est notamment qu'il n'arrive pas à mettre un nom sur la cause de son tracas. Quelque chose ne tourne pas rond, quelque chose est en train de se passer et il ne parvient pas à savoir de quoi il s'agit. C'est juste une foutue intuition mais de celles qui ne vous laissent pas tranquille...

Perdu dans ses pensées, Perry a gagné la cuisine et ouvert le frigo, ce qui a réveillé le chien. Étonné, l'animal jette des regards interrogateurs à son maître, se demande sans doute si on va le nourrir une seconde fois, là, bizarrement, au milieu de la nuit. Il en salive déjà, se poulèche les babines, frétille de la queue. Indifférent, Perry prend la bouteille de lait entamée et referme le frigo sur les espoirs du chien. Puis il saisit un verre

sur le buffet de chêne et s'assoit, oubliant un long moment de remplir le verre.

Qu'est-ce qui se passe ?

Pendant une minute ou deux, il brasse de sombres pensées : j'ai choppé un truc, un cancer ou quoi ? J'ai mangé quoi hier ? C'est ma mère ? Il est arrivé quelque chose avec maman ? Mais rien ne fait tilt, rien ne résonne. Ce n'est pas ça... C'est autre chose... Le lait coule dans le verre, une goutte tombe à côté. Perry se lève, prend une lavette sur le bord de l'évier et revient effacer d'un geste lesté la goutte rebelle. Il se rassoit, perplexe, réprime un frisson. Le poêle à bois est presque éteint dans le salon. D'où il se trouve, Perry voit briller les dernières braises ; il hésite à ranimer le feu, songeant qu'il devrait plutôt se recoucher. Dans le foyer, un bout de bois crépite comme pour appeler à l'aide... Et Perry comprend enfin !

Ça concerne Silice !

C'est ça qui l'empêche de dormir ! Cette sensation, c'est à peu près celle qu'il a ressentie lorsqu'il a pris conscience, bien avant les événements de Cardiff, de la présence surnaturelle de Silice. À ce moment-là, il a dû chercher, se creuser la cervelle, consulter les notes lapidaires de ses ancêtres pour comprendre ce qui se passait. Aujourd'hui, c'est plus clair : ce fourmillement dans ses doigts, ce chuchotement dans sa tête, c'est celui de l'éveil ! Silice est réveillée ! Et c'est très étrange : le sommeil dans lequel il a, en sa qualité de Gardien, plongé la dragonne aurait dû durer cent ans au bas mot.

Soudain très inquiet, Perry se lève, va ouvrir la porte de la terrasse et se plante le nez en l'air sous les étoiles dans l'air encore tiède de la veille. Le chien en profite pour filer discrètement entre ses jambes.

Peu d'événements sont à même de réveiller un dragon. Et aucun n'est une broutille. Quoi qu'il se passe, c'est du sérieux !

Au fond de son antre, au cœur des souvenirs, Silice a

effectivement ouvert les yeux. La luminescence magmatique de ses écailles donne à la caverne des airs d'incendie. L'air vibre de chaleur et d'excitation.

Un chant unanime a surgi de la Terre, porté par de nombreuses voix. D'abord interloquée, puis subjuguée, Silice dodeline doucement de la tête. Au bout de quelques minutes, un son grave émane de sa gorge, subtilement modulé.

Bech-Yir, son ancêtre, sa chair, Bech-Yir vit !

Le lien est rétabli.

Chapitre 7

C'est vivant !

— C'est stupéfiant !

Zangji Leung n'en finit pas de s'extasier. Depuis ce matin, une sorte d'effervescence s'est emparée des amas de cellules flottant dans leur liquide amniotique. Un pas derrière son homologue chinois, Edgar Ben Bira ne peut que constater l'évidence : c'est vivant ! Les embryons, bien qu'ils ne dépassent pas deux centimètres de diamètre, bougent, pulsent à un rythme régulier. À travers la membrane translucide qui les revêt, des organes sont en train de se former.

— Edgar, on a réussi ! jubile Zangji.

Ben Bira aimerait tempérer l'excitation du jeune homme mais il manque d'arguments. Ce qui se produit en ce moment même dans le labo est effectivement la première étape d'une réussite éclatante : seuls trois des vingt échantillons sont restés inertes ; tous les autres présentent des signes d'activité tout à fait prometteurs. D'ici quelques jours tout au plus, des membres apparaîtront, l'épiderme se structurera, les écailles, des appendices et, petit à petit, des créatures verront le jour qui n'auront en elles ni gènes d'iguane, ni ADN de chauve-souris, aucune parcelle de chat, pas une once d'humanité. Ces créatures seront des dragons à part entière...

— Aurait-on des raisons de se réjouir ?

La voix du Colonel Feu est tranchante comme un sabre, même

quand il s'essaie à la nonchalance. Dans tous les cas, elle fait frémir le Professeur, le ramenant sans exception à sa condition de prisonnier. Zangji ne semble pas perturbé de son côté, comme si cette expression froide et cinglante faisait partie de son quotidien depuis toujours. À grands renforts de gestes solennels, il invite le Colonel à s'approcher des boccas.

- En effet, mon Colonel, d'excellentes raisons, enchaîne-t-il. Voyez vous-même ! Les petits s'éveillent à la vie ! Dix-sept déjà ! C'est un résultat inespéré et en si peu de temps ! Vraiment, c'est incroyable !
- Les petits ? répète le Colonel, un sourcil haussé. Ces choses sont déjà des dragons, voulez-vous dire ?
- Eh bien, ce sont des embryons ; ils ont encore du chemin à faire mais cette activité, ces mouvements que vous observez sont de très bon augure pour la suite.

Depuis dix secondes, le Professeur lève le doigt comme un élève un peu timide dans le fond d'une classe. S'éclaircissant la voix, il finit par intervenir :

- Oui, néanmoins, il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué : ces amas cellulaires peuvent encore rencontrer tout un tas de diff..
- La peau de l'ours ? Quel rapport cela a-t-il ? s'étonne le militaire, incrédule.
- Ce que je veux dire, fait patiemment Ben Bira, c'est qu'il faut attendre avant de se réjouir : de nombreuses dysfonctions peuvent apparaître dans les prochains jours ou semaines ; certains de ces embryons ne verront jamais le jour...

L'attitude de Ben Bira jette un froid dans la pièce. Même Zangji en perd son enthousiasme. Jaugeant le trouble-fête d'un œil acéré, le Colonel rompt le silence tombé d'une question

cinglante :

- Suggérez-vous, Professeur, que nous multiplions les expériences afin de mettre toutes les chances de notre côté ? Ce serait prudent, n'est-ce pas ?

Détruire la moindre cellule de ces monstres en devenir, songe Ben Bira, voilà ce qui serait prudent ! Mais il ravale sa pensée et baisse la tête humblement, vaincu.

- Les cellules souches sont difficiles à extraire, répond-il. Ce serait un processus de plusieurs mois...
- Mais qui multiplierait grandement nos chances, insiste le Colonel Feu, et nous permettrait de disposer d'une fantastique armée en cas de succès ! Je me trompe, Professeur ?

Ben Bira relève le menton. Dans ses yeux brûlent la colère et la frustration et c'est le fiel aux lèvres qu'il réplique :

- Oui, vous vous trompez ! Vous ne disposerez de rien ! Ce sont ces créatures qui disposeront de vous et répandront la mort à vos dépens ! Vous n' imaginez pas à quel point vous... et vos supérieurs, qui qu'ils soient... à quel point vous êtes présomptueux !

Face au savant rouge de fureur, le chef de la base a fait un pas en arrière. Son regard s'est encore durci si cela était possible mais c'est d'un ton doux et calme qu'il répond aux allégations de son vis-à-vis :

- La Chine est une grande et puissante nation, Professeur. Vous êtes en même temps bien et mal placé pour parler de présomption : dois-je vous rappeler que tout a commencé dans le jardin de votre villa ? Ce qui se

produit aujourd'hui est le pur produit de *votre* présomption...

Le Colonel retrouve son sourire cruel pour conclure :

- Et nous nous en réjouissons, croyez-le.

Puis, à la cantonade, demeurée en expectative devant le violent échange :

- Au nom de notre vénéré Empire, félicitations à tous ! Votre dur labeur porte ses premiers fruits ! Continuez ainsi et vous serez justement récompensés ! Reprenons notre travail à présent avec la fierté des hommes qui œuvrent à de grandes choses !

Sans attendre de réaction, le Colonel tourne ensuite sur lui-même et quitte la pièce en claquant des talons sur le sol de béton, laissant derrière lui une salle en émoi, plus silencieuse qu'une église.

Lentement, les chercheurs se remettent à la tâche, jetant de temps à autre un coup d'œil à Ben Bira avec un mélange de frayeur et d'incompréhension. À côté du Professeur, Zangji est demeuré coi lui aussi, inspectant maternellement chacun des échantillons comme pour s'assurer qu'aucun n'a souffert de l'incident. Puis il s'est prudemment écarté et a rejoint son ordinateur sans mot dire.

Dernier à sortir de son hébétude, Ben Bira retourne enfin à ses notes, les épaules voûtées et la lippe basse. Li-Choun-Feu a raison : c'est entièrement sa faute... Tout ici l'atteste... et il ne sert à rien de compter des blattes pour se défaire de cette idée. S'asseyant lourdement sur sa chaise de bureau, il contemple un moment la photo de Lianna, essaie d'imaginer ce qui aurait pu être s'il n'avait pas joué aux apprentis sorciers avec la découverte de la jeune femme.

Perdu dans ses pensées, il ne voit pas Zangji approcher et sursaute quand celui-ci s'installe à ses côtés. Faisant mine de montrer quelque chose au Professeur, le jeune Chinois chuchote :

- Vous ne devriez pas exprimer de tels doutes face au Colonel. Ça ne sert à rien, vous savez. Ce n'est pas lui qui dirige cette mission. Par contre, il pourrait se montrer dangereux, surtout pour vos proches. Quoi que vous pensiez, Edgar, il vaut mieux le garder pour vous.

Soupirant, Ben Bira s'apprête à contredire son collègue mais il se ravise finalement avec une grimace.

- Je suis désolé, obtempère-t-il. C'est juste que... j'ai peur, vois-tu, j'ai peur de ce qui va sortir de ces conteneurs. J'ai vu un dragon, Zangji ! J'ai vu de quoi il était capable et je suis encore en vie uniquement parce que ce dragon avait quelque chose... d'humain, dirons-nous ; il avait été apprivoisé...
- Ceux-ci le seront également, affirme calmement Zangji.

C'est cette confiance aveugle qui énerve le plus Ben Bira. Sans doute parce qu'il l'a connue auparavant et qu'il en a tiré les leçons. Dans un nouveau soupir, il tente d'expliquer :

- On ne pourra pas les apprivoiser. Silice était... un mélange improbable de plusieurs espèces. Ce que nous nous apprêtons à réveiller ici, ce sont des « Rouges », mon ami, des pur-sang. Je t'ai déjà raconté ce que mon fils m'en avait dit. Il y a des milliers d'années, les dragons se sont divisés en deux groupes rivaux, les Rouges et les Argentés. Et les premiers n'avaient qu'un objectif : détruire l'humanité. Crois-tu vraiment que de telles bêtes vont se laisser domestiquer comme de

- vulgaires toutous ?
- Sans doute pas comme des toutous, non, admet Zangji, mais ce que vous évoquez remonte à plus de deux mille ans...
 - Silice *s'en souvenait*, Zangji !

Clamée haut et fort, cette dernière phrase attire à nouveau toutes les attentions. Contrit, Ben Bira adresse un geste d'apaisement aux autres avant de se dissimuler derrière son ordinateur tandis que Zangji regarde vers la porte du labo avec inquiétude. Le calme revenu, il se penche une dernière fois vers le Professeur.

- Que proposez-vous alors ? demande-t-il à voix basse. Qu'est-ce qu'il faut faire d'après vous ?

Ben Bira relève le nez de son écran. Son visage exprime mille émotions, son sourire est le plus triste qu'il ait jamais esquissé et c'est dans un souffle dénué d'espoir qu'il répond à Zangji :

- Les détruire... Tout détruire... Et si nous mourons dans cette histoire, personne d'autre ne souffrira...

Chapitre 8

D'étranges retrouvailles

Mervin se bat avec son rasoir. Il s'est dit que ça lui ferait du bien de se raser, qu'il se sentirait plus propre et plus adulte au bout du processus. Il s'est dit que ce serait facile. Au lieu de ça, il s'est coupé. Deux fois. Et il a mis de l'eau partout. Et, bien qu'il les éponge sans relâche, les coupures minuscules de son menton saignent sans discontinuer, tapissant de points rouges la mousse dans l'évier, ce qui finit par devenir flippant.

Dans le séjour, maman est en train de discuter avec un type en costume sur mesure, le même genre de type que les autres fois. Elle et Doug' ont cantonné le jeune homme à l'étage. Comme s'il n'était pas concerné. Comme si la disparition de son père ne le concernait pas ! Mervin trouve ça révoltant. Il a envie de descendre l'escalier, de sauter à la cravate de l'étranger et de le secouer jusqu'à ce qu'on lui dise enfin où son père a été emmené et pourquoi ils sont sans nouvelles depuis un mois. Mais il n'en fait rien. Il se rase. Et se coupe. Parce qu'il ne cédera ni à la panique ni à la colère. Et parce qu'il se ferait plaquer au sol par le type en une demi-seconde.

N'empêche que c'est injuste.

En bas, un portable sonne qui imite stupidement un aboiement de chien. Mervin entend l'homme répondre, puis se déplacer dans le hall. Les paroles sont brouillées par la distance, rien qu'un chuchotis indistinct. Le type écoute plus qu'il ne parle. Mervin ouvre la porte de la salle de bain à temps pour entendre un « Bien Monsieur » respectueux. La conversation est terminée. Le type retourne dans le séjour, dit quelque chose à la mère de Mervin.

L'instant d'après, Cassie Banks appelle son fils. Rien qu'au ton, Mervin sent qu'elle est inquiète. Devant le miroir, il blêmit.

Avec ses deux traits sanglants qui lui coulent sur le menton, il a l'air d'un vampire. Le jeune homme hésite. S'il y a une mauvaise nouvelle, il n'a pas envie de l'entendre, pas envie de descendre pour qu'on lui dise un truc affreux... du coup, Cassie doit s'y reprendre à deux fois pour le faire bouger.

Oubliant ses « blessures de guerre », Mervin se décide à rejoindre le monde des adultes. En le voyant arriver à sa hauteur, nanti de petites taches de mousse à raser et des coupures sans équivoque, l'étranger en costume ne peut s'empêcher de sourire. Derrière, sa mère a un regard plus sévère.

- Monsieur Connor veut te parler, fait-elle, concise.
- En fait, corrige l'homme, ce n'est pas moi qui désire te parler. J'ai pour ordre de t'emmener avec moi. Quelqu'un d'autre veut te voir.
- Il est arrivé quelque chose à mon père ? demande Mervin alors qu'il s'était juré de ne pas poser la question.
- On ne m'a rien dit.

Le type a l'air parfaitement sincère mais Mervin ne peut s'empêcher d'éprouver une sorte de répugnance à accepter ce qu'on lui demande.

- Où m'emmène-t-on ? s'informe-t-il.

La brutalité dans sa voix n'a pas échappé à la mère de Mervin qui s'avance pour le ramener à l'ordre :

- Mervin, tu pourrais être plus...
- Ce n'est rien, Madame Banks, tempère le dénommé Connor avec un geste d'apaisement. C'est normal. Nous nous rendons à Warrington, jeune homme, et tu devrais être de retour ce soir...
- Sans faute, ajoute Cassie Banks à l'adresse de l'agent. Il

va à l'école demain !

Monsieur Connor la gratifie d'un sourire un rien condescendant pendant que Mervin lève franchement les yeux au ciel. Avant que sa mère en rajoute en mode niaiseries, l'adolescent remonte l'escalier quatre à quatre en clamant :

- J'vais chercher mon portable ! J'arrive tout de suite !

Mervin a tout le temps dans l'heure qui suit, au train peu soutenu du véhicule banalisé, de se faire du mouron pour ce qu'on risque de lui apprendre à Warrington. Une seule fois, il délaisse ses écouteurs pour poser une question :

- Pourquoi la personne que je dois voir n'est-elle pas venue directement chez moi ? C'est un genre d'agent secret, c'est ça ?

Dans un premier temps, Connor ne répond pas ; on dirait qu'il est trop concentré sur la route, un peu comme le père de Mervin quand il dépasse le 60 à l'heure... Puis, alors que Mervin est près de capituler et de replonger dans sa musique, la réponse arrive enfin :

- On pourrait dire ça... Je crois que lui et toi êtes de vieilles connaissances. C'est un homme très pris : c'est pour ça que nous allons à lui et non l'inverse... Quant à ce qu'il a à te dire, vraiment, je n'en sais rien.

« De vieilles connaissances » ... Un moment, Mervin sent l'espoir revenir au travers d'une hypothèse qui pourrait tenir la route : la personne qui veut le voir en secret n'est autre que son père. Loin d'avoir été enlevé, celui-ci aurait été caché, effacé temporairement pour sa propre sécurité... ou alors, il participerait à un projet gouvernemental exigeant la plus grande

confidentialité, un secret tel qu'on l'aurait obligé à couper les ponts et à disparaître du jour au lendemain. Ça expliquerait tout ce tralala, pourquoi on emmène Mervin à lui et non l'inverse et aussi pourquoi la mère de Mervin, qui ignore tout de Silice et des dragons, est laissée hors du coup.

Mervin voudrait se sentir rasséréné à cette idée mais son degré d'anxiété monte au contraire d'un cran. Si je me trompe, se dit-il, si je me trompe... Ils vont me dire que papa est mort, qu'on l'a tué, et je tomberai de haut ! De très haut !

Le reste du voyage, il le passe à ruminer ces pensées affolantes, à passer d'un extrême à l'autre...

Ce n'est pas ce à quoi Mervin s'attendait.

Il avait imaginé, au milieu des différents scénarios, qu'ils allaient descendre devant un de ces grands commissariats, un gros immeuble à plein d'étages avec quelques voitures de police devant. Mais non. Il s'était dit aussi, dans l'hypothèse où son père était la personne à retrouver, qu'ils allaient se retrouver à l'entrée d'un souterrain, puis plonger dans les entrailles de la terre où se trament, se dit-on, les expériences les plus louches du monde. Mais non.

Sans rien comprendre à ce qui se passe, Mervin est conduit par l'agent Connor dans le parking d'une galerie commerciale où il n'y a pas de passage secret vers un autre parking... Connor se gare au milieu des autres voitures, invite Mervin à descendre et tous deux gagnent un ascenseur, le même que pour les gens chargés de paquets, celui du commun des mortels. L'ascenseur cependant est vide.

Ils sortent au premier étage dans une aile lumineuse comme une guirlande de Noël où s'alignent des boutiques de mode et pas un seul laboratoire secret...

Par contre, il n'y a plus de clients. L'allée est vide tandis qu'au rez-de-chaussée règne l'effervescence des consommateurs en quête d'achats. À bien y regarder, il se passe quelque chose

d'anormal : les magasins ont fermé leurs portes ; à travers les devantures, au milieu des mannequins, on aperçoit les vendeurs en retrait qui lèvent la tête de temps à autre avec circonspection. À l'autre bout de la galerie, deux policiers en uniforme gardent l'escalator. Il n'y a apparemment personne d'autre à l'étage.

Mervin se pose de nouvelles questions mais se garde de les poser tout haut. Il y a une tension dans l'air, palpable, gluante presque. Il comprend seul qu'il doit se taire.

À côté de lui, l'agent Connor a aussi changé d'attitude. Sérieux comme le marbre, il a sorti de dessous son veston un petit revolver et s'est incidemment placé entre Mervin et l'alignement de boutiques. Plus que jamais, il fait penser à un genre de James Bond, en moins charismatique. Curieusement, Mervin ne se sent aucunement en danger, excité qu'il est à l'idée d'obtenir enfin des réponses.

Avançant plus lentement désormais, Connor tire d'une poche une oreillette qu'il dispose habilement autour de son oreille. Une seconde plus tard, Mervin l'entend murmurer :

— Ici, Connor. Je suis avec le gamin. Où en est-on ?

Un léger grésillement, c'est tout ce que Mervin capte de la réponse. Connor hoche vaguement la tête comme si son interlocuteur était en vis-à-vis. Sans brusquerie, il prend l'adolescent par le bras.

— Par ici, souffle-t-il en poussant Mervin dans une allée secondaire.

Il y a moins de lumière ici et on ne voit plus de vendeurs derrière les vitrines. Peut-être y a-t-il quand même un passage secret quelque part tout compte fait... Le cœur battant, Mervin suit son guide en jetant des coups d'œil de plus en plus inquiets sur les côtés. Ici, on n'entend plus la foule, juste la voix des diffuseurs qui scandent leurs réclames.

Alors qu'ils arrivent à un coude, Connor s'arrête, attentif. Mervin note qu'un haut-parleur continue de déclamer ici à l'étage alors qu'il n'y a plus personne... À peine audible, Connor signale qu'il est arrivé. De nouveau, un grésillement neutre lui répond. Se tournant vers Mervin, il sourit discrètement, sans nervosité.

- Et maintenant, on attend l'ouverture des magasins.

Avisant un banc public, il fait signe à Mervin d'aller s'asseoir. Lui-même suit, en gardant un œil sur ses arrières.

Mervin hésite. S'asseoir sur ce banc au milieu de la galerie vide et alors qu'il attend impatiemment des nouvelles de son père paraît incongru. Connor est plus détendu ou du moins, il en a l'air. Il s'assied donc le premier, indique la place à côté de lui, sourit à nouveau à Mervin comme si de rien n'était. Le jeune homme obtempère.

Pendant une minute, pas plus, Mervin se tait. Puis, n'y tenant plus, il demande, presque normalement :

- Désolé mais... il se passe quoi ici ?
- Prise d'otages, répond laconiquement Connor en plaçant un doigt contre ses lèvres pour intimer Mervin à ne pas élever la voix.
- Mais, grommelle l'adolescent en fronçant les sourcils, qu'est-ce que ça a à voir avec moi ?
- Rien, reconnaît l'agent. C'est juste que la personne que tu dois voir est ici. Comme je t'ai dit, elle est très occupée.

« Ce serait papa, l'otage ? se demande-t-il sans insister. Mais non ! Ça ne tient pas la route ! Mais alors qui ? » Puis, comme si cette unique pensée provoquait un déclic en lui, Mervin se met soudain à *écouter* ce que le haut-parleur diffuse. Ce n'est pas en définitive un étalage de publicités stupides ; la voix qui

parle presque sans discontinuer s'adresse à quelqu'un et cette voix... Mervin la connaît !

— Rhodri Perry ! S'exclame-t-il en se relevant.

Attentif et rapide, Connor l'attrape par le bras.

— Du calme, Mervin ! Nous ne pouvons pas le déranger maintenant. Il faut attendre.

Rhodri Perry. Bien sûr ! Pourquoi n'y a-t-il pas pensé plus tôt ? Perry est aux premières lignes ; il a sûrement des informations sur son père. Beth n'a pas pu mettre la main dessus et voilà que c'est lui qui convoque Mervin. Sans vraiment se l'expliquer, ce dernier sent que c'est une bonne nouvelle : Perry a sauvé Silice il y a six mois alors qu'elle était à priori condamnée ; il trouvera une solution pour son père !

Pendant une demi-heure qui paraît des siècles, Mervin demeure assis à tendre l'oreille à la voix rassurante bien qu'indistincte de Perry. À ses côtés, Connor reste attentif à tout ce qui se passe. Il se lève à un moment donné pour ramener à l'ascenseur un couple de curieux passé entre les mailles du filet, tout ça avec la courtoisie d'un maître d'hôtel. C'est le genre de type, songe Mervin, qui vous ferait traverser un champ de bataille en évoquant la beauté du coucher de soleil. Perry donnait la même impression de contrôle à Cardiff... Sont-ils entraînés à afficher un tel flegme ? Y a-t-il ne fût-ce qu'une once de stress sous ce sourire détendu ?

Mervin n'est pas détendu quant à lui et c'est avec un immense soulagement qu'il apprend, après un énième grésillement à l'oreille de Connor, qu'ils vont pouvoir bouger. Perry fait une pause...

Mené par l'épaule dans l'allée surveillée, l'adolescent passe d'abord un impressionnant rempart de forces de l'ordre, essentiellement des policiers en uniforme, d'autres bardés de

casques et de gilets pare-balles, tous très attentifs et un peu surpris de voir un gamin traverser leurs rangs sous escorte. La scène lui rappelle le port de Cardiff, Silice encerclée...

Alors que le siège de la « prise d'otages » semble se situer à droite, Mervin est conduit sur la gauche, à l'intérieur d'une petite maroquinerie dont les étals ont été poussés de côté pour aménager un semblant de quartier général.

Attablé face à la porte, Rhodri Perry donne des instructions à plusieurs hommes. Il affiche la même dégainée un peu débraillée, nonchalante, que dans le souvenir de Mervin. Avisant le jeune garçon, Perry se tait et sourit. D'un dernier ordre bref, il congédie l'unité et demande à être seul quelques minutes. Seul avec Mervin. Tout le monde s'exécute, même Connor qui ferme la porte de la boutique derrière lui.

- Assieds-toi, invite Perry en présentant une chaise à Mervin.

Mervin s'affale plus qu'il ne s'assoit ; ses jambes ne le soutiennent plus et il doit être pâle comme un mort. Sans paraître le remarquer, Perry sourit de plus belle.

- Je suis content de te voir, Mervin ! dit-il avec chaleur. Et je m'excuse pour tout ce branle-bas : il y avait urgence !
- Qu'est-ce qui se passe ici ? répète Mervin qui a du mal à rassembler ses idées.
- Oh, on a dû te le dire, non ? Prise d'otages. Enfin, un différend familial de type 4 dans notre jargon... Rien de bien grave en fait. Je suis négociateur, rappelle-toi. Ce n'est pas pour ça que je t'ai fait venir.
- Mon père n'est pas là alors, en déduit tristement l'ado.
- Non, il n'est pas là, confirme Perry en baissant les yeux une seconde. J'ai appris pour lui. On est sur le coup, tu sais, beaucoup plus de gens que tu ne peux l'imaginer...

- Mais vous ne savez pas où il est, c'est ça ?
- Pas encore. Mais nous avons de bonnes raisons de penser qu'il va bien...

Desserrant encore un peu sa cravate, Perry se penche en arrière, soulevant deux pieds de sa chaise comme s'il s'agissait d'un fauteuil à bascule. Il tapote la table du bout des doigts un instant avant de parler à nouveau :

- Mervin, tu n'as rien senti de bizarre ces derniers jours ?
- Senti ?

L'espace d'une seconde, Perry a l'air mal à l'aise mais il se reprend en tirant un peu plus sur sa cravate.

- Oui, senti, acquiesce-t-il. Je n'ai pas de meilleur mot. Une impression, une tension que tu ne saurais pas t'expliquer ?
- Mon père a été enlevé, Monsieur. Je sens une tension depuis des semaines et je sais parfaitement l'expliquer !
- Oui, évidemment, oui. Je comprends. Quoi qu'il en soit, il s'est passé quelque chose, quelque chose de grave, à notre niveau je veux dire.
- Je ne comprends pas. Ça concerne papa ou pas ? s'entête Mervin, obsédé par ses craintes.
- Probablement, reconnaît Perry, presque distraitemment.

Puis, se ressaisissant :

- Mervin, Silice s'est réveillée.
- Cool ! s'exclame Mervin, le visage enfin illuminé d'un peu de joie.
- Pas si cool que ça, tempère le négociateur. J'ai plongé Silice dans un sommeil, disons, magique ; rien n'aurait dû la réveiller avant un bon siècle. Ce n'est pas normal

- du tout !
- Ah... Et ça veut dire quoi alors ?
 - Je n'ai trouvé qu'une explication plausible, souffle Perry en plongeant dans les yeux de l'ado. Il y a d'autres dragons. D'autres dragons, quelque part sur Terre, se sont réveillés.
 - Mais je croyais...
 - Qu'ils avaient disparu ? Ils ont disparu, Mervin. Du moins tels que le monde les a connus. Ça, j'en suis absolument certain ! En fait, ce qui a l'air de survenir ne devait plus jamais arriver.
 - Mais alors, comment... ?

Mervin n'a pas besoin de finir sa question : il a deviné. Comme pour appuyer sa pensée, Perry lui saisit le poignet, fermement, et confirme :

- Oui, Mervin. Ce ne peut être que ton père. C'est lui qui est derrière tout ça.
- Il a promis ! s'insurge le jeune homme. Vous savez comme moi qu'il a promis de détruire ses travaux et de ne plus jamais remettre ça !
- Je crois qu'il n'a pas eu le choix. Quelqu'un, quelque part, l'a forcé à le faire. Et d'une certaine manière, c'est une bonne nouvelle quant à lui parce que ça signifie qu'il est sain et sauf... mais pour tout le reste, c'est une *très* mauvaise nouvelle !

Perry fait une pause. On le sent fatigué. Derrière la devanture, plusieurs ombres font le pied de grue ; des têtes se tournent vers les deux interlocuteurs. Passant une main lasse sur son visage, celui qui s'est désigné lui-même comme le « Gardien » reprend :

- Silice est du même avis que moi. Elle a senti la « vibration » elle aussi, assez puissamment pour s'en

- trouver réveillée. Depuis, elle déborde d'excitation.
- Est-ce qu'elle va bien ? S'inquiète Mervin.
 - Oui, le rassure Rhodri Perry. Peut-être mieux que jamais. Mais pour elle non plus, ce n'est pas une bonne nouvelle...
 - Que voulez-vous dire ?
 - Mervin, Silice est un dragon rouge, tu t'en souviens ?

Mervin hoche la tête sans mot dire.

- Et tu te souviens donc de la vocation des Rouges, ce qui était littéralement devenu leur raison de vivre... et de mourir. Ceux qui se sont éveillés sont manifestement des Rouges eux aussi. Ils sont faibles encore, peut-être des bébés, ce serait logique en tout cas, mais leur puissance va augmenter et avec elle, nécessairement, leur haine des hommes... Il n'est pas impossible que Silice en soit... influencée...
- Elle développerait les mêmes sentiments que *les autres*, vous croyez ?
- C'est plus qu'un sentiment, c'est un caractère inné. Elle ne saura peut-être pas échapper à ça.

Mervin déglutit, songeant aux moments où Silice qualifiait l'humain d'ennemi et aux morts qu'elle a causées une fois acculée. Son cœur se serre douloureusement.

- J'aimerais la revoir, fait-il spontanément.

Comme si cette phrase constituait un signal, Perry se lève et tend la main à Mervin. Son visage se détend le temps de laisser s'épanouir un vrai sourire de sympathie.

- Ça tombe bien, mon garçon, dit-il, parce qu'elle aussi avait hâte de te voir. Elle t'attend dans la pièce d'à côté.